

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an... 48 fr.	Un an... 80 fr.
Six mois... 28 fr.	Six mois... 44 fr.
Trois mois... 13 fr.	Trois mois... 22 fr.
Chèque postal Feraud 686-65	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

POUR NICOLAU ET MATEU tous, ce soir, à la Grange-aux-Belles

Si nous le voulons, ils vivront !

En perpétuelle alerte pour défendre les compagnons qui tombent sous les coups de l'autorité, il nous faut être incessamment sur la brèche. Mais rien ne nous lassera. Nous avons suffisamment le goût de cette dure vie de bataille pour « tenir bon » quoi qu'il arrive. A peine venons-nous de sauver Germaine Berton des griffes de la Réaction française qu'un appel d'Espagne nous crie que Matteu et Nicolau sont encore en danger, plus en danger même qu'il y a deux mois et qu'il nous convient de faire l'impossible pour les arracher au bourreau de Primo de Riveira.

Matteu et Nicolau. Deux jeunes eux aussi, deux adolescents comme Cottin, comme Germaine, comme tous ceux qui, sous l'impulsion du généreux printemps de leur vie, se donnent corps et âme à l'idéal de liberté... Mais ces deux jeunes sont condamnés à mort pour un acte qu'ils n'ont même pas accompli.

Dato, le tyran espagnol qui joncha de cadavres ouvriers les pavés de Barcelone, le faucheur de belles tiges humaines, fut abattu par notre camarade Casanellas qui se réfugia en Russie. Mais, à la place du « coupable » hors de prise, le gouvernement espagnol voulut ses otages. Et il rajala les meilleurs militants du syndicalisme anarchiste. Matteu et Nicolau furent désignés plus particulièrement comme victimes expiatoires sur l'autel de la Monarchie et du Capitalisme espagnols. Ils furent condamnés à mort.

Ah ! s'il s'était agi de sauver Casanellas, nous nous y serions mis de bon cœur comme pour Germaine Berton, conscients d'aider, dans la faible mesure de nos moyens, à abattre le fascisme là-bas comme ici, contre Dato, comme contre Daudet...

Mais, fort heureusement, Casanellas, est à l'abri. Et ceux-là que nous devons arracher aux mains criminelles de Primo de Riveira ne sont pas les auteurs de l'attentat qu'on leur impute. Ils sont innocents. Ils n'appartiennent donc pas seulement aux anarchistes, mais à tous les hommes de bonne foi, à tous les êtres de conscience, à tous ceux qui croient à la justice.

L'écécution de Matteu et de Nicolau serait une effroyable erreur judiciaire. Elle donnerait au fascisme international l'illusion que tout lui est permis. Et, désormais, dans tous les pays d'un monde, forts de ce précédent, les Léon Daudet et les Mussolini s'en donneraient à cœur joie dans le sang des plus beaux enfants de la race humaine. Il en serait fini de tout espoir d'émancipation pour l'indi-

vidu. Tête courbée et dans le rang, les esclaves du travail devraient se soumettre aux exigences des pires dictateurs. Nous qui avons su conquérir l'acquiescement de Germaine, nous ne manquerons pas de tout mettre en action pour que soient épargnées les jeunes vies de Matteu et de Nicolau.

Déjà la C. G. T. U. et la C. G. T. lancent des appels qui devront trouver des échos puissants au sein des masses laborieuses. Le comité Nicolau-Matteu reprend position sur la brèche. Espérons que le Parti Communiste se décidera avec plus de bonne volonté qu'il ne le fit lors de la première alerte.

Tous les braves cœurs et les esprits d'élite qui nous ont suivi pendant le procès de Germaine Berton vont nous rejoindre immédiatement, n'est-ce pas Scervino, n'est-ce pas Pierre Hamp ?...

Et, très prochainement, une foule résolue, une foule d'individus sachant bien ce qu'ils veulent, ne se contentera pas d'acclamer les noms de Matteu et de Nicolau, en un de ces inoffensifs meetings qui n'ont plus guère de valeur pratique, mais débordera de toutes parts dans les rues pour faire sentir sa volonté : la vie sauve pour Matteu et Nicolau.

Sinon... Primo de Riveira victorieux, ranimera et réhabilitera la grotesque charogne de Léon Daudet.

Comme le capital, le fascisme n'a pas de frontière. Qui le tolère à Barcelone, le couve à Paris.

Hommes de liberté, à vous de choisir : Libérez Nicolau et Matteu ou condamnez-vous à subir, tôt ou tard un gouvernement d'Action Française.

LE LIBERTAIRE.

Comment l'« Humanité » défend Matteu et Nicolau

L'organe central du Parti communiste commente de singulière façon la campagne pour sauver Nicolau et Matteu.

Quand il n'y a pas une minute à perdre, afin d'arrêter le geste meurtrier du bourreau, l'Humanité annonce en seconde page, en petits caractères, entre une rectification et les faits divers, un meeting qu'elle croyait avoir lieu le soir même.

Cette erreur elle-même est sans excuse. Ah ! s'il s'agissait de la réunion électorale de Cachin et de Sellier, les journalistes bolchevistes ne se tromperaient pas si facilement de date...

Et pendant ce temps, les deux innocents attendent avec angoisse l'ultime décision de Primo de Riveira.

L'APPEL de la C. G. T. U.

La justice espagnole vient de donner la mesure de sa haine de la classe ouvrière en rejetant les pourvois en cassation des militants syndicalistes Matteu et Nicolau, condamnés injustement à mort pour le meurtre de l'ex-ministre Dato.

C'est la sentence confirmée, la mort par le garot en perspective pour nos deux camarades.

Le défi est lancé au prolétariat international, il doit être relevé comme il convient.

Les travailleurs français sauront en élevant une protestation puissante, signifier aux tortionnaires espagnols qu'ils entendent empêcher, par tous les moyens en leur pouvoir, l'assassinat de Matteu et Nicolau.

Dans le but de donner la plus large envergure à la protestation ouvrière, la C. G. T. U. et le bureau de la C. G. T. U. demandent aux syndicats, aux Unions départementales et aux Fédérations de créer dans les milieux prolétaires un vaste mouvement d'opinion en faveur de camarades.

Nul doute que le prolétariat français qui sut arracher Roussel aux griffes des chouchus militaires et obtint la révision du procès de Durand, secrétaire de syndicat, condamné à mort, saura arracher Nicolau et Matteu des mains des bourreaux.

Aux Etats-Unis, la peine de mort est suspendue à nouveau sur la tête de deux ouvriers accusés d'un crime de droit commun alors qu'il est prouvé qu'ils se trouvaient à plusieurs centaines de kilomètres du lieu où il s'est produit.

Sacco et Vanzetti comptent sur la solidarité des ouvriers de tous les pays ; l'action internationale les arrachera au supplice de la chaîne électrique comme elle arrachera Nicolau et Matteu au sort qui les tend.

Nicolau, Matteu, Sacco et Vanzetti, menacés de mort pour leur conviction révolutionnaire, c'est la classe ouvrière du monde entier qui est atteinte, c'est elle qui doit se défendre.

Il faut que les bourreaux espagnols et américains reculent devant la réprobation universelle.

Camarades, au secours ! On assassine ! — La Commission Exécutive et le Bureau Confédéral de la C. G. T. U.

A TOKIO

La dynamite parle

Un télégramme de Tokio nous apprend qu'une manifestation a eu lieu devant le palais du Mikado, dans la soirée de samedi.

Un Coréen a lancé une bombe qui n'a pas fait explosion. L'agresseur a été arrêté ; il était arrivé le matin de Changhaï et a été trouvé en possession de trois bombes.

Les lecteurs et amis du Libertaire ont été informés de l'attentat d'il y a une dizaine de jours contre le prince régent. Cela fait le second en moins d'une quinzaine ; et démontre le mécontentement grandissant du prolétariat.

Avant le cataclysme qui détruisit une grande partie de la capitale du Japon, celle-ci était déjà le théâtre d'une lutte sociale, très tendue, et l'action directe avait une large place dans le mouvement malgré l'opposition des réformistes et des communistes.

A la faveur du fléau, le capitalisme espéra pouvoir couber sous son joug le prolétariat appauvri et affaibli.

L'assassinat de notre camarade Osugi, de sa compagne et de son neveu, fut la première provocation de la réaction, mais le peuple japonais plus courageux en cela, que le travailleur occidental, sut exiger des réparations.

Depuis, la situation n'a fait que s'envenimer.

Les gouvernants japonais, pas plus heureux que leurs confrères d'Europe n'arrivent pas à stabiliser la vie économique de l'Empire et le grondement des forces prolétaires se fait entendre avec violence.

Si l'on considère la rapidité avec laquelle le « vieux monde » a évolué, nous pouvons espérer que l'avenir appartient là-bas aux producteurs et que bientôt nous pourrions enregistrer au Japon les victoires successives du producteur.

La politique du pain cher

Le franc baisse et la vie augmente. Le « Libertaire » qui prévoyait le pain à 1 fr. 30 le kilo ne s'était pas trompé, puisque la Chambre syndicale des patrons boulangers vient d'adresser au Préfet de la Seine une nouvelle demande d'augmentation, que celui-ci accordera très probablement après avoir pour la forme, s'être fait tirer l'oreille pendant un jour ou deux.

Les journaux protestent, les commissions se réunissent, l'on fait semblant de faire quelque chose, et bon peuple accepte, se disant qu'un sou de plus ou de moins ne grèvera pas son budget.

Mauvais calcul, car si le pain augmente il n'est pas seul et tous les aliments suivent la même ascension. N'y a-t-il réellement rien à faire pour arrêter l'exigence de M. Mercanti, et équilibrer dans une certaine mesure, le prix des aliments et le salaire du prolétariat ? Nous ne le croyons pas.

L'Action Française, elle, réclame un chef, la Libre Parole, un débat, et l'Humanité, un Gouvernement bolcheviste ; et cependant...

En Angleterre, monarchie constitutionnelle, qui devrait satisfaire ces Messieurs de l'Action Française, la vie est aussi chère qu'en France et en Russie, si chère aux lecteurs de l'Humanité, le Gouvernement si nous nous en rapportons aux textes officiels, parle lui aussi de prendre des mesures contre les spéculateurs.

Capital et spéculation sont indissolubles, l'un dépend de l'autre, et tant que subsistera le capital existera la spéculation, quel que soit le Gouvernement qui détienne le pouvoir.

Examiner et rechercher les causes de la vie chère, ne donneront par conséquent aucun résultat, mais, démontreront assez clairement que la presse, la grande presse, sait parfaitement à quoi s'en tenir, et que sa protestation platonique ne cache réellement qu'une complicité intéressée avec le gros commerce.

A propos du blé, M. Chéron avait annoncé au lendemain de la récolte, que celle-ci était supérieure à nos besoins et que tout naturellement, la France n'aurait pas recours à l'étranger cette année. Ce qui devrait permettre une baisse sur le prix du pain.

Or, dans la statistique de nos disponibilités publiée par M. Chéron, nous voyons figurer 7 millions de quintaux de blés achetés à l'étranger. Monsieur Albert Monniot, rédacteur à la Libre Parole s'en étonne ; pas nous.

Si la récolte était suffisante et que l'on a été chercher 7 quintaux de blés en Amérique, avec un franc déprécié, c'est probablement que cette même quantité avait disparu de France à destination inconnue pour le bon peuple. L'agriculteur préféré aujourd'hui vendra ses marchandises à l'Angleterre, à la Suisse et à l'Espagne qui paient bien mieux, avec une monnaie plus stable.

L'argent n'a pas de patrie, disions-nous, et si nous jetions un regard en arrière, nous nous souviendrions que même pendant la guerre, lorsque la ration était imposée au travailleur, le bétail partait à destination de la Suisse, pour être ensuite livré à l'Allemagne « l'ennemi ».

Il en est de même aujourd'hui. Chaque matin, partent à destination de la Grande-Bretagne des centaines de wagons de vivres, qui, avec la livre à 88 fr., permettent à l'exportateur français un appréciable bénéfice et cela pendant que l'ouvrier français arrive pas à joindre les deux bouts.

N'attendez pas que les gouvernements in-

terdisent les exportations, ils ne le feront pas, ce serait leur chute et ils veulent conserver leur pouvoir le plus longtemps possible.

La grande presse sait tout cela, elle sait fort bien que presque tout le beurre de Normandie s'en va en Angleterre, elle sait fort bien que la récolte de pommes de terre fut abondante, mais qu'elle partit à l'étranger ; elle ne le dit pas, elle le cache soigneusement à ses lecteurs qui paient sans murmurer les palates 18 et 20 sous le kilo.

Cela durera aussi longtemps que le peuple l'acceptera ; qu'il ne s'en prenne donc qu'à lui-même, s'il n'arrive pas à vivre.

Petit à petit la situation s'aggrave, tant pis pour lui. Il ne veut pas regarder autour de lui. Il pense que jamais il ne manquera de pain comme cela se produit en Allemagne et en Autriche ; il se trompe.

Qu'il attende encore un peu qu'il laisse faire les spéculateurs et son sort n'aura rien à envier à celui de ses frères allemands.

Il n'aura que ce qu'il mérite. Il l'aura voulu.

J. C.

Est-ce la décrue ?

Dans la journée d'hier la Seine est demeurée étale. L'atmosphère s'était refroidie et le soleil se profilait timidement à l'horizon. Il était temps ! Grand temps ! Si la crue avait continué, si l'eau avait encore gagné quelques centimètres, c'en était fait : le fleuve eût débordé dans tous les coins de Paris et eût été une catastrophe irréparable pour la ville.

Toutefois, la situation n'est pas complètement rassurante. Un changement atmosphérique est vite arrivé. D'autre part, les infiltrations ne cessent pas dans les caves et dans les quartiers bas. Les pompes sont toujours impuissantes vers les quais. La banlieue demeure un vaste lac. Les familles sont toujours forcées d'évacuer leurs maisons (certains malheureux en péril doivent même être secourus par les marins). Et dans certaines parties de la capitale, la situation générale est plutôt aggravée qu'améliorée. Les barrages en sacs de sable du quai de la Rapée ne résistent naturellement pas une seconde à la pression formidable de l'eau et, si la décrue ne se maintient pas, toutes les habitations envahies recevront la visite du fleuve.

Tous les journaux — même les plus optimistes — constataient hier soir que « la moindre hausse aurait des conséquences incalculables ». Cette « moindre hausse » pourra-t-elle être évitée ? Espérons-le !

En attendant les services techniques excellent. Pour un peu ils prétendraient que ce sont leurs mesures qui ont effrayé la Seine et l'ont réduite à l'impuissance ! Ils démontreraient bientôt que les barrages de sable et de bâches ont arrêté les eaux... Et, le plus fort, c'est qu'il existera des gens qui le croient et pour applaudir. L'inconscience de certains individus dépasse la compréhension humaine.

Mais nous ne lâcherons pas ainsi MM. les Responsables. Nous ne tolérerons pas que quelques arrivistes sans scrupules laissent impunément dans le besoin des centaines de familles. MM. les responsables doivent des comptes à tous les sinistrés, à tous les évacués et à tous les chômeurs « une incurie criminelle a plongé dans la misère... »

G. V.

A l'action, vite, vite...

En attendant la grande manifestation imminente qui doit être l'efficace avertissement aux bourreaux d'Espagne, les militants des organisations révolutionnaires, syndicales et de défense sociale constituant le Comité Nicolau-Matteu dirigé au prolétariat de Paris le martyre de nos deux compagnons Nicolau et Matteu, INNOCENTS ET CONDAMNÉS A MORT.

Le pourvoi en cassation des deux victimes est repoussé. Seule une grâce royale peut arrêter le garrot.

Pour la déterminer, il faut une démonstration exceptionnelle, impressionnante du peuple parisien.

Pour venger Ferrer et sauver ses deux fils spirituels en danger de mort, aucun homme de cœur généreux et de pensée libre ne manquera de venir.

CE SOIR A 20 H. 30

dans la Grande Salle de l'Union des Syndicats

33, rue de la Grange-aux-Belles

GRAND MEETING

pour arracher au garrot nos Camarades Nicolau et Matteu

Orateurs :

RACAMOND
de la C. G. T. U.

GUIRAUD
de l'Union Confédérée (C.G.T.)

RAYNAUD
de l'Union Départementale Unitaire.

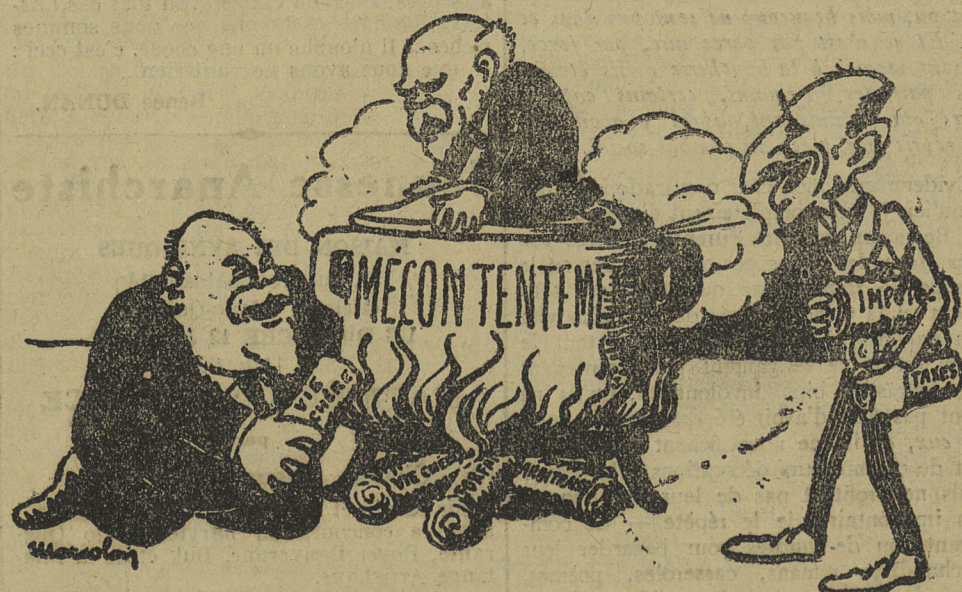
SEBASTIEN FAURE
de l'Union anarchiste

Charles VAUDET
de la Libre Pensée

BESNARD
du Comité de Défense Sociale.

POZOT
de l'A. R. A. C.

GARE A L'ÉCLATEMENT



POINCARÉ. — Ça bout, c'est sans importance, continuez, je tiens le couvercle.

La mouche bourdonne

Passé le 15 courant, les Abonnemens
partiront du 1^{er} et du 16 de chaque mois.

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Situation à nouveau tendue en Allemagne. Le capitalisme français et allemand s'est enfin entendu, pour exploiter ensemble le prolétariat de la Ruhr qui ne se laisse pas faire.

A Düsseldorf, particulièrement, des manifestations ont été organisées un peu partout, devant les établissements, où les fautes sous la protection de la police, acceptent de travailler 10 heures.

Dans de nombreux endroits, les grévistes et les chômeurs ont réussi à débaucher les ouvriers, et des usines ont dû fermer leurs portes. Toujours complicité du capital les municipalités ont supprimé les allocations aux grévistes.

Les cheminots s'agitent également. Ceux qui furent expulsés des territoires occupés rappellent au gouvernement les promesses qui leur furent faites et ont voté une résolution demandant à ne pas mourir de faim eux et leur famille.

En Angleterre, rien de nouveau, l'on attend le discours du trône et la chute du gouvernement conservateur. En attendant le futur gouvernement travailliste fait ses petites affaires, il paraît qu'une entente entre les libéraux et les travaillistes est en voie de s'établir. Comme les communistes ont déjà déclaré qu'ils soutiendraient les travaillistes, ce sera l'Union sacrée.

Pendant ce temps-là la Bulgarie vote des lois d'exception. C'est le fascisme qui fait tâche d'encre. L'Etat est paralysé en danger et il lui faut garantir sa sécurité. Nous savons ce que cela veut dire.

La Russie, elle, continue sa petite besogne diplomatique, et continue à nous laisser en l'air. Demain celui qui en Russie attaque le dictateur italien, ira rejoindre dans les gères communistes ceux qui se permettent de critiquer la DEMOCRATIE OUVRIÈRE, et y méditeront sur les libertés et les beautés du régime bolcheviste.

Les Japonais recommencent à faire parler d'eux. De grands événements se préparent-ils là-bas ? Nous l'espérons. Nos camarades anarchistes japonais ont toujours été à l'avant-garde du mouvement et font l'impossible pour que les politiciens ne fassent pas dévier. Y réussiront-ils ?

Nous avons reçu de Chine des nouvelles du mouvement social, dans l'Empire du Ciel, que nous publierons demain.

Il semble que le prolétariat civilisé d'Europe ferait bien de prendre des leçons d'énergie chez ses frères asiatiques.

J. G.

BULGARIE

LA REPRESSION

Une nouvelle loi pour la sécurité de l'Etat bourgeois a été votée par le « Sobranie ». Les révolutionnaires sont menacés de fortes amendes, de travaux forcés et de mort.

Pour employer de telles mesures il faut que le capitalisme bulgare soit bien malade.

ALLEMAGNE

DANS LA RUHR

Les ouvriers défendent énergiquement la journée de huit heures contre les patrons qui veulent leur en faire faire dix. Par endroits, les industriels lock-outent les exploités. Par ailleurs, les exploités font grève.

Aux Forges de Rombach, à Ralingen, à Düsseldorf, les chômeurs font fermer les établissements qui font plus de huit heures, malgré la police.

Même agitation aux mines de Hoch-Emmerich et de Duisbourg, à Bochum, à Weimar, à Wernien, à Landgraben.

La grève est générale à Düsseldorf dans les transports, métallurgie et bâtiment.

Le mécontentement est grand contre la Commission d'arbitrage qui a fixé la semaine de travail de 65 heures à 78 heures, pour un salaire journalier de 4 marks 20 pfennings, de quoi crever de faim en travaillant comme des bêtes.

Les syndicats révolutionnaires font une active propagande pour défendre les huit heures alors que les syndicats chrétiens et les syndicats « radicaux » acceptent de faire dix heures. Le syndicat socialiste des mé-

tallurgistes de Düsseldorf a refusé de discuter sur l'augmentation des heures de travail. Il fait appel aux syndicats métallurgistes de l'étranger.

La grève générale est envisagée.

RUSSIE

L'ELECTRIFICATION

Le grand plan de Lénine, pour l'électrification de la Russie a été établi en 1918. Pour l'année 1923-24, les crédits votés sont de 20 millions de roubles-or.

Un Comité des constructions électriques a été constitué et huit stations ont été commencées : 1° celle de Kachinskaya, à 100 kilomètres de Moscou, qui sera d'une puissance de 80.000 kilowatts ;

2° Chatousskai, pour desservir également Moscou, 48.000 kilowatts ;

3° Kigelowsskaya, région minière de l'Oural, qui est appelée à une grande importance ;

4° Nijni-Novgorod, sur le Volga, 80.000 kilowatts ;

5° Chitrovoïka, région minière du Donetz, destinée à l'industrie houillère ;

6° Krassnoï Oktiabr (Octobre Rouge), à 10 kilomètres de Pétersbourg, 10.000 kilowatts ;

7° Volkhovstroï, hydro-électrique, près de Pskov, 80.000 kilowatts ;

8° Dnieproskata, sur le Dnieper.

La plupart de ces stations ont été installées par des sociétés suisses et anglaises. A la suite de l'assassinat du délégué Vorovsky, à Lausanne, et vu l'attitude du gouvernement suisse le gouvernement des Soviets a décidé de boycotter les produits helvétiques et de se rabattre en France.

C'est ainsi que les « camarades » Tschoupiou et Joukoff, directeurs du Comité des constructions électriques de Russie sont venus en France pour acheter du matériel et des appareils.

La Russie Soviétique veut se développer économiquement, c'est son droit. Mais, de grâce, que l'on ne nous présente pas cette collaboration avec le capital étranger comme une réalisation révolutionnaire.

La Société qui tue

Un de nos amis qui habite la région d'Argentan (Orne), nous signale le fait suivant dont le moins qu'on puisse en dire c'est qu'il est révoltant.

Ce camarade nous écrit :

La gendarmerie d'Ecouché (petite commune située à 8 kilomètres d'Argentan) ayant arrêté un pauvre bougre sous le prétexte de vagabondage, l'amenaient aujourd'hui, sans aucun doute pour l'écrouer à la prison, par un train arrivant à Argentan à 14 h. 30. Le pauvre manifesta la douleur qu'il avait de marcher. Ces brutes de gendarmes ne purent concevoir qu'un homme pouvait souffrir. Aussi le traitèrent-ils brutalement, et, dans leur fureur d'autorité, allèrent jusqu'à le traîner sur le quai, par les menottes attachées à son poignet gauche. Une de ces brutes se détacha pour réquisitionner une brouette. Il revint, mais, hélas ! la mort sur ce pauvre désolé avait fait son œuvre. Il était, à cet instant, environ 15 h. 20 et, dans l'attente de nouvelles formalités, son corps resta sur le quai jusqu'à 16 h. 55.

Cet homme avait environ 55 ans. J'ai tenu, camarade, à te signaler ce cas pour te montrer une fois de plus la bestialité de ces hommes qui déshonorent notre race et que l'on nomme « flics ». Le cœur d'un pandore est bien ignoble. Je te quitte camarade et travaillons pour plus d'humanité.

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un fait-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Là, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dérouler en France, au vingtième siècle, à l'aurore de cette année

1924. La grande route est boueuse, il pleut et il fait froid.

Clopin-clopant, un homme — presque un vieillard — suit le long chemin — un chemin de croix — qui le conduira soit-il où seulement ? Qu'il aille au Nord, qu'il se dirige vers le Sud, qu'il s'achemine vers l'Ouest ou vers l'Est, le sort sera le même pour cet homme misérablement mis, grelottant sous ses habits en lambeaux, marchant à la conquête du morceau de pain qu'une main plus généreuse que d'autres voudra bien lui donner au passage.

Le malheureux a faim, il n'a pas mangé depuis bien longtemps, peut-être depuis plusieurs jours.

Il est bien fatigué, bien las — quand on ne mange pas, les forces diminuent — et il arrive un moment où les jambes se refusent à tout exercice et d'alerte, l'individu n'est plus qu'une misérable loque.

La fête lourde, le ventre vide, le pauvre diable se traîne péniblement vers l'avant, vers un quignon de pain qui ravivera pour quelques heures le corps affaibli, peut-être même vers l'humble grange où il trouvera un coin dans lequel il se blottira, sans un mot, presque sans un souffle.

Tout à coup, d'un chemin de traverse, surgissent deux gendarmes, deux gaillards qui sont, eux, non pas comme ce misérable, étiés et décharnés, mais bien dodus, gras à plaisir, comme ces porcs bien portants qu'on s'apprête à tuer.

Les représentants de la loi, comme le pandore de Courteline, ne connaissent que la consigne, rien que la consigne : l'humanité, pour ces gens n'est qu'un vain mot qu'on ne trouve pas dans le dictionnaire — du reste, ils se servent rarement du dictionnaire ! — leur jargon gendarmique étant assez riche en expressions pittoresques pour désigner autrement que par leur nom les hommes et les choses. Quand ils ont vu le misérable, le « machin » qui leur tient lieu de cœur a tressailli. Oh ! ne vous frappez pas, ils n'ont pas tressailli de douleur, en rencontrant cet être minable, sans force, presque sans vie, ils ont sursauté de joie.

Pour eux, ce pauvre diable qu'ils ne peuvent considérer comme leur semblable, représente le gibier rêvé, la proie tant attendue qui légitime leur fonction et leur permettra de ne pas rentrer bredouilles à la gendarmerie. Car, pour leur avancement, il est nécessaire que les gendarmes — comme tous les « représentants de la force publique » — ramènent de leurs tournées journalières un individu quelconque — innocent ou coupable, ça n'a pas d'importance — et le brigadier est content.

Nos deux pandores, comme on le pense bien, ne font ni une ni deux : sans douleur, ils se saisissent du chemineau, lui passent les menottes — des gens sans domicile, c'est toujours dangereux ! — le placent entre eux deux — Jésus, peut-être, entre ces deux larons — et lui intimant l'ordre de marcher droit et de ne pas faire de « rouspétence surtout ».

L'autre obéit !

Que voulez-vous qu'il fasse contre deux ? Le pauvre vieillard ne résiste pas — aurait-il la force de résister seulement ? — et c'est le dur calvaire qui commence et ne se terminera qu'en prison.

La route est longue, les jambes fléchissent et il faut régler sa marche sur le pas des gendarmes.

On arrive enfin tant bien que mal à la petite gare d'Argentan. C'est l'après-midi. Il est quatorze heures. Le malheureux est brisé. Timidement, il manifeste sa douleur. Exaspérés par tant d'audace, les deux sbires le traînent sur le quai, par les menottes attachées à son poignet gauche et l'un d'eux — non par compassion, mais pour être tranquille — réquisitionne une brouette.

Il revient, mais le vagabond, étendu à terre, vient de rendre le dernier soupir. Il est quinze heures vingt.

Avant de procéder aux formalités « nécessaires », le corps du paria reste sur le quai jusqu'à seize heures cinquante-cinq.

..

Voilà les faits dans leur simplicité horrible.

De longs commentaires sont-ils obligatoires ?

Je ne le pense pas, car cette tragédie s'en passe aisément, tous les hommes dignes de ce nom, trouvant dans leur cœur les réflexions qui s'imposent.

Nos lecteurs apprécieront comme il convient ce nouveau crime commis par la société contre un vieillard sans défense qui, s'il n'a pas succombé sous les coups des gendarmes, est mort de misère, mort de faim.

Lucien LEAUTE.

A travers le Pays

LES CRUES

A Paris

La Seine a monté dans la journée d'hier et semble avoir atteint ses cotes maximales. Mais ce ne sont encore que des espérances. La Seine restera-t-elle haute ? Monterait-elle ? Baisserait-elle ? Nous le saurons ces jours-ci, car nous n'avons qu'une faible confiance en les prévisions météorologiques...

A la gare des Invalides on a renforcé tant bien que mal les petits murs de briques érigés à tous les endroits où l'eau pouvait passer. Si la crue s'accroît tant soit peu, le hall serait inondé.

Au pont de l'Alma, le fameux zouave a de l'eau jusqu'au coude.

Au quai de la Gare, au quai National, c'est toujours l'inondation complète.

A la station de métro des Invalides, l'eau ruisselle de tous les côtés des « toites » et des murs. Dans certains escaliers se sont de véritables petites sources. La situation pourrait devenir dangereuse.

Vers la gare Saint-Lazare, l'infiltration dans les caves est loin d'avoir diminué, notamment dans les immeubles situés rue du Havre, de l'Arcade, de Rome, rue Pasquier, boulevard Haussmann, etc.

Au quai de la Rapée, le parapet qu'on a renforcé depuis quelques jours par des contreforts métalliques et que l'on a exhaussé au moyen de madriers, n'empêche pas les infiltrations de se produire de tous côtés. Les pompes fonctionnent toujours, mais sans grand résultat.

Dans le quartier de l'Alma les caves sont envahies, notamment rues François 1^{er}, Jean-Goujon, avenue Victor-Emmanuel, cours Albert 1^{er}, etc. L'eau afflue les bouches d'égout de l'avenue Montaigne. Quant au métro de l'Alma il est sur le point d'être inondé.

A Levallois, la sous-station électrique de l'Ouest-Lumière a été envahie.

En banlieue

Quoique la hausse n'ait été que très légère en banlieue, les conséquences n'en ont pas moins été très importantes.

A Alfortville, tous les travaux de protection ont été arrêtés, les pompes noyées, les barrages emportés, etc. Toutes la ville est dans l'eau.

A l'île St-Pierre l'eau atteint le premier étage des maisons. Les bureaux de poste sont envahis, etc.

A Vitry, on a dû écourir aux pompes pour sauver certains habitants en danger. A Torcy on circule en barque, Boulogne-sur-Seine, Nanterre, Issy-les-Moulineaux, Neuilly, Asnières, Levallois, Clichy sont toujours inondées.

La décurie libératrice va-t-elle commencer ?

A Mâcon, la Saône est étale et l'on croit que la baisse est proche.

Le Rhône au-dessous de Lyon a beaucoup diminué.

La Loire elle aussi est en baisse jusqu'à Nantes où la crue atteignait hier, croit-on, son maximum.

Naturellement la crue ne manque pas de provoquer des accidents. Hier encore à Charolles, M. Boudart Philibert, charretier chez M. Badiou, à Saint-Germain-des-Rives, revenant de Digoin vers 7 heures du soir avec un tombereau chargé de charbon. Endormi sur sa voiture il ne pouvait diriger son cheval, qui suivait son chemin habituel en passant un gué ; mais en raison de la crue de la rivière l'attelage fut emporté par le courant et disparut. Le cadavre de Boudart n'a pas encore été retrouvé. Tout cela est navrant... et révoltant sur tout !

En peu de lignes...

ILS NE VEULENT PAS MOURIR !

Marseille, 6 janvier. — Le vapeur *Noun* qui devait partir aujourd'hui pour le Maroc est resté à quai. L'équipage a refusé d'appareiller disant que les wagons embarqués à bord compromettent la sécurité du navire. On espère que le départ pourra avoir lieu demain... ou après-demain.

L'« équipage » n'a pas envie de mourir, ça se comprend.

MEFIEZ-VOUS DES ABEILLES

Perpignan, 6 janvier. — A Vernet-les-Bains M. Paul Villaceque, hôtelier, âgé de 56 ans, a été piqué par des abeilles. Il est mort des suites des piqûres.

UN CIRQUE PREND FEU

Montpellier 6 janvier. — A Florensac, un commencement d'incendie a causé une panique parmi les spectateurs au cirque Royal. Un tuyau de transmission d'essence du moteur s'étant rompu, l'essence s'est répandue sur le sol et s'est enflammée. On compte quelques spectateurs blessés, dont deux ou trois grièvement.

LEURS DIVIDENDES

Clermont-Ferrand, 6 janvier. — Aux mines de Messieu un éboulement s'est produit dans une galerie. Le mineur Marie, père de six enfants, a été tué net. MM. les administrateurs n'ont continué ni l'exploitation ni le paiement des dividendes.

LE PAIN CHER

Saint-Etienne, 6 janvier. — A partir de mardi prochain, 8 janvier, le prix du pain, à Roanne, sera porté de 1 fr. 20 à 1 fr. 25 le kilogramme.

Où sont les parasites ?

L'Aristocrate et l'Anarchiste, ou deux aspects du parasitisme, tel est le titre d'un papier de Parigianine dans l'*Humanité* (6-1-24). Si effarante que puisse paraître une semblable affirmation, on ne s'en étonne pas outre mesure quand on connaît toute la mauvaise foi dont peuvent être capables les communistes. Parigianine, sous le titre cité plus haut, écrit : « Nous songeons à d'autres parasites combien plus tenaces, plus dévorants (que les aristocrates) qui épuisent la société... La révolte impuissante, inutile et, dans son principe, immorale... » Voilà au moins de la franchise. Nous savons que les gens de l'*Humanité* ne nourrissent pas un grand amour pour les anarchistes, cette fois, ils le disent sans fard. Mais leur haine s'exprime si maladroitement qu'elle en est profondément grotesque. Les anarchistes, des parasites ? Eux qui refusent tout secours d'où qu'il vienne, eux qui luttent par leurs propres moyens, eux qui offrent aux désertés et aux malheureux une solidarité telle que les gens de droite la qualifient de « suspecte », ce sont des parasites ! Et qui donc porte contre eux une telle accusation ? Eh... ce sont ces messieurs qui vivent grassement de subsides, ces messieurs dont la conscience est tarifiée à l'instar des plus bourgeois des journalistes, ces messieurs dont l'unique espérance est d'obtenir une petite sinécure dans quelque République Dictatoriale des Soviets... Ah ! décidément, ces messieurs de l'*Humanité* n'ont ni le sens du ridicule, ni le sens de l'odieux...

La récolte sucrière

La production de sucre (cannes et betteraves) en 1923-24 sera de 18.503.000 tonnes, soit une augmentation de 600.000 tonnes sur la récolte précédente.

Dans cette production, l'Europe compte pour 4.030.000 tonnes, Cuba pour 3.750.285 tonnes, les Etats-Unis pour 780.000 tonnes, la Louisiane pour 151.000 tonnes.

Ce qui n'empêche pas qu'en France nous payons le sucre 4 fr. le kilo. Spéculation !

Ceux qui s'en vont

A Gand (Belgique), vient de mourir un vieux camarade roubaisien, âgé de 65 ans, François Deleu, expulsé de France en vertu des lois scélérates.

Vers 1898, un ouvrier tisserand Staelens, frappa à coups de couteau son exploitateur M. Prouvost, et fut pour cela condamné à 14 ans de bagne.

Travaillant dans la même usine, François Deleu, voulut manifester sa sympathie pour son camarade de travail ; mouchardé par trois ouvriers de l'établissement, Deleu fut arrêté et expulsé dans les 24 heures. Ajoutons que les gouvernements français qui se sont succédés depuis cette époque n'ont jamais autorisé Deleu à venir embrasser sa famille installée dans la région roubaisienne.

Douceur du régime républicain, si au lieu d'un prolétaire, il s'agissait d'un bourgeois et d'un réactionnaire, la loi n'aurait pas été si féroce, mais un ouvrier, ce n'est pas intéressant. Vous comprenez !

(A suivre).

(21) Feuilleton du Libérateur 7-1-24

Le Drapeau Noir

par
Tony RÉVILLON

XII LA COMPAGNONNE

En approchant de l'église illuminée, tapissée de guirlandes de lauriers, lierre et de houx, ils pressaient les pas.

Hâtons-nous d'aller voir l'enfant Couché dans une grange. Son petit corps de froid tremblant Sans drapeau ni sans linge ; Elle n'a pas le moindre tailleur, La vierge et mère du poupon. Le bœuf et l'âne près de lui.

Bénoni, Du grand froid le mettaient à l'abri, Mon ami,

La compagne ennuie-elle les reflets miroitants des lanternes sur la neige et le mouvement dans des ombres ? Ecoutez-elle le Noël dont la dernière strophe venait mourir sur le seuil de la crèche ?... Tout à coup ses lèvres remuèrent, et les femmes, penchées sur son lit, l'entendirent murmurer :

Hâtons-nous d'aller voir l'enfant Couché dans une grange. Son petit corps de froid tremblant Sans drapeau ni sans linge. — Elle chante ! dit Mme Fournier en levant les mains.

Fournier s'approcha. La mourante disait encore :

Le bœuf et l'âne près de lui, Bénoni, Du grand froid le mettaient à l'abri, Cher ami

Le tisseur la revoit fillette de quinze ans, arrivant du Forez à Lyon, fraîche, robuste, un peu massive. Elle avait des cheveux blonds dont les tresses remplassaient la main, une physionomie de montagnarde, calme, avec de grands étonnés.

— Pauvre fille ! dit Fournier ; elle pense à son enfance, aux chansons de son pays. Elle vivrait si elle était restée là-bas. C'est la ville et le métier qui l'ont tuée !

Même attachait sur le chef d'atelier ses yeux d'acier.

Thé ! Le métier avait tué Sylvie ! Les soldats avaient tué son père ! Tous ceux qui mouraient étaient tués par quelque chose ou par quelqu'un. Aucun ne mourait tout seul, uniquement parce qu'il avait vécu beaucoup d'années. Pourquoi ?...

La phthisique était retombée.

La phthisique était tombée dans son assoupissement et dans le silence que sa respiration courte, saccadée, scandait à temps égaux. Par intervalles elle toussait, faisait pour cracher des efforts impuissants, se renversait couvert d'une sueur glacée. Ses pauvres mains amaigrées, dont les doigts terminés en massue avaient des teintes violettes, s'agitaient sans cesse et, par des mouvements doux et inquiets, ramenaient en paquet les plis du drap sur sa poitrine.

Mme Fournier avait relevé les oreillers, une quinte de toux la secoua plus fortement. Une écume de sang français ses lèvres. La respiration devint saccadée, bruyante. Les yeux restèrent ouverts, fixes, comme ternis.

Fournier prit une lampe, l'approcha du visage de la compagne. Les yeux ne remuèrent pas.

Un grand silence se fit, puis on entendit un soupir, et ce fut tout.

Les cloches continuaient à sonner. Le bruit recommençait dans le cabaret. La moitié de Lon se disposait à entendre des cantiques et à souper joyeusement.

Lorsque le pied d'un passant écrase une fourmi, le mouvement de la fourmi n'est pas arrêté ; au contraire, il devient plus intense.

Cependant, l'écrasement de la fourmi est injuste.

XIII

FRANÇOIS LUTIGER

Ce François Lutiger, que Fournier traitait de déserteur après l'avoir aimé comme un fils, était un enfant de Lyon, un gosse de Saint-Georges, vieux quartier, entassement de maisons à l'étroit entre la montagne de Saint-Just et la Saône. Là se retrouvent tous les caractères de la cité du moyen âge, les rues où les toits se touchent, les cours obscures où le soleil ne pénètre jamais, les ateliers de vingt pieds carrés, et les dortoirs en soupenne, où dort une famille entière avec une colonne d'air de quelques pouces au-dessus de la tête. Le père Lutiger, asthmatique et lardé, n'avait résisté que quarante-cinq ans au quartier et au métier.

La mère Lutiger, dévote et grondeuse, demandait chaque soir à une Notre-Dame de Fourvières en plâtre placée dans son alcôve, entre deux rideaux de bois bûche, la faveur de mener son fils à bien. Mais elle ne se contentait pas de prier. Elle travaillait aussi à s'étendre pour élever le petit François. « Tu me rendras tout cela un jour, lui disait-elle, quand tu seras grand. » Il lui semblait impossible qu'un fils comme le sien, protégé par une sainte Vierge com-

me la sienne, n'arrivât pas aux plus hautes destinées.

Il existe à Lyon une école admirable, l'école de la Martinière. Au dix-huitième siècle, le fils d'un tonnelier lyonnais, Claude Martin, arrivé simple soldat dans l'Inde et mort major général de l'armée anglaise, légua en mourant sept cent mille francs à sa ville natale pour y fonder un établissement d'éducation publique qui porterait son nom. Ce Claude Martin était un homme excellent. Il ajoutait à sa donation une rente annuelle de douze mille livres pour libérer des Lyonnais détenus pour dettes. A l'école de la Martinière, on apprend la chimie, la physique et le dessin. Il en sort des ouvriers d'élite, des contre-maîtres et des artistes.

Un vicar de Saint-Georges, assiégé par Mme Lutiger, fit entrer François à la Martinière. L'enfant s'appliqua au dessin, obtint les premières places. A dix-huit ans il gagnait sa vie. Sa mère, par malheur, était morte. Et le tyrannissant, elle en aurait peut-être fait un grand artiste. Privé d'elle, François se contenta de devenir un des meilleurs dessinateurs de la fabrique. Riche, le dessin était sa passion. Mais le métier excluait l'idéal, et François Lutiger cherchait l'idéal en dehors des chefs-d'œuvre que son invention et son goût lui inspiraient journellement pour la maison Chazal. D'abord il avait aimé le théâtre : il considérait les acteurs et les actrices comme des êtres d'une race supérieure, et il les suivait le soir après le spectacle, éprouvant des émotions de vierge à voir ces pauvres diables minables régner leur logis, un paquet noué dans un mouchoir à la main. Les journées de Juillet l'avaient jeté dans un autre courant d'enthousiasme. Ses lectures, les conversations de Fournier et de deux ou trois amis plus vieux que lui l'exaltaient. A

de certains mots, liberté, humanité, justice, il devenait pâle et il serait allé se faire tuer, la tête dans le ciel. En novembre 1831, il s'était battu comme un héros. Mais, une troisième passion venait de naître en lui, et le jour même du triomphe de ses idées, cette passion l'absorbait comme l'avaient absorbé tour à tour le théâtre et la politique. Avec cela, une grande réserve de manières, une grande sobriété de paroles et un ordre parfait dans la vie. Lyon explique le Lyonnais. Une couche celle, une couche latine, des passages de Bourguignons, de Francs, de Sarrasins, une colonie italienne important la banque, une colonie allemande important l'imprimerie ; une ville resserrée entre deux fleuves, des rues étagées, des maisons sombres, le seuil du Midi et la patrie du brouillard ; au début la grandeur d'une capitale, l'exaltation du christianisme naissant, puis la vie communale, des luttes civiles perpétuelles, une industrie spéciale avec ses fatalités, ses misères et ses révoltes ; avec un peuple pratique et mystique, tenant à l'argent, probe, réglé dans sa conduite et ses affaires, mais prenant la revanche de la vie dans le rêve et l'imagination que sa destinée le confine d'avantage dans les réalités.

François, qui dessinait tant d'heures par jour, qui gagnait tant par semaine, qui dépensait tant par mois, et qui mettait de côté tant par an, avait trouvé l'infini, à première vue, dans les yeux d'une dévotion de la côte Saint-Sébastien. Tonine était orpheline comme lui. Ses seuls parents étaient un oncle et une tante chargés de famille, qui tenaient rue Mercière un magasin de chapeaux de paille. Ils ne lui servaient qu'à noyir dire à Mlle Leblanc, sa maîtresse d'atelier :

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Chez les terrassiers

Une concurrence inattendue. — Il s'agit de l'exploitation des travailleurs occupés sur les travaux publics par l'Union Coopérative italienne pour Travaux publics à l'étranger, ayant siège 16 rue de la Tour d'Auvergne, Paris.

Les chantiers sont situés sur la ligne de Versailles-invalides, réseau Etat, où une trentaine d'ouvriers italiens travaillent.

Cette philanthropie sociale coopérative comprend la philanthropie dont elle se réclame d'une façon qui ne concorde pas du tout avec l'esprit du syndicat général des terrassiers.

C'est d'ailleurs ce qu'a signifié la délégation syndicale hier à la direction et à l'administration en leur réclamant le paiement des tarifs que paie l'ensemble des entrepreneurs adjudicataires des travaux exécutés sur les réseaux de l'Etat, à Paris et petite banlieue.

Cette association, dont les principaux représentants se réclament du socialisme et se plaignent d'avoir été comme militants ouvriers, victimes des violences fascistes, ne sont à notre point de vue que de vulgaires tâcherons qui ne cherchent qu'à exploiter l'ignorance de leurs malheureux compatriotes.

S'il en était autrement, ils auraient donné satisfaction à leurs ouvriers. Ce qu'ils se sont absolument refusé à consentir.

Le syndicat a répondu par la grève. Tous les ouvriers, cependant d'origine italienne, ont été réglés séance tenante. Nous tenons à préciser que d'une part, il n'y a pas d'esprit de chauvinisme puisque nous sommes d'accord avec les ouvriers italiens contre leurs exploiters italiens. Nous avons simplement fait notre devoir en voulant faire payer à nos camarades italiens le même prix que paient les entrepreneurs français pour un travail identique.

Que les sociétaires de cette pétardière le comprennent bien. Le syndicat des terrassiers a engagé la lutte. Il la mènera à bon escient et demande aux ouvriers de la région versillaise d'établir une surveillance serrée sur ces chantiers, afin de signifier à ces dirigeants de cette prétendue coopérative ouvrière que nous n'admettrons jamais un écart de salaire de 11 francs pour 8 heures, somme qu'ils volent à leurs compatriotes ouvriers.

HUBERT.

Les forçats du fournil

Ménagères ! prenez soin de votre premier aliment.

Ne voyez-vous pas, le matin, quand la ville s'éveille, l'ouvrier boulanger rentrer chez lui ? Il est toujours d'une pâleur moribonde. C'est l'indice du surmenage et de l'anémie. Il vient de passer 10 ou 12 heures dans un fournil qui est pour lui une cellule malpropre et sans air, avec une chaleur de 40 à 45 degrés ; il est également soumis à des variations de température, risquant, toutes les nuits, d'attraper la mort.

Au cours de son travail épuisant, il respire la poussière de farine qui lui procure l'asthme, il respire aussi l'oxyde de carbone qui anémie et tue.

Renfrant chez lui, harassé, tombant de fatigue, il mange peu, va se coucher. Mais la commence un autre cauchemar : les voisins chantent ou font du bruit, l'empêchant de dormir et de récupérer ses forces perdues. La femme et les enfants deviennent esclaves du sommeil du mari, du père.

Le soir arrive, le repas à ce travail de forçat qui dure, dure jusqu'au jour où cette fois, jeune encore, la mort l'emporte, laissant autour de lui dans son fournil, dans sa famille, des germes dont le consommateur n'est pas exempt !

Consommateurs, ne ferez-vous pas acte humanitaire pour les mineurs blancs ? Nous croyons que si. Et voici ce que vous allez faire :

Vous prendrez une partie de votre pain entre 9 heures et midi, et le reste entre 16 et 20 heures.

En faisant ce geste, vous nous aiderez à conquérir le travail de jour, notre droit à la vie et vous sauverez votre santé et la nôtre.

En portant ce texte à la connaissance de la population, la section locale des boulangers de Saint-Denis et le comité intersyndical espèrent que les syndicats d'ouvriers boulangers et le public conscient sauront s'en inspirer.

DANS LE NORD

Une énormité

A propos de mon article paru dans ces colonnes au sujet du congrès des usines textiles, dans lequel je ne vis pas une émanation directe des travailleurs des ateliers mais, au contraire, une représentation immédiate du parti communiste, certain personnage outrecuidant a cru bon d'écrire dans un hebdomadaire soi-disant syndicaliste révolutionnaire, que les anarchistes n'apportent rien de sérieux dans le travail pratique des organisations ouvrières.

En effet, lorsqu'après avoir combattu toutes les méthodes des réformistes, les unitaires suivent la même voie, le devoir des syndicalistes révolutionnaires est de s'opposer à leurs directives contraires aux principes mêmes du syndicalisme.

Au risque d'être pris pour un vaniteux, il est bon de rappeler le passé pour démontrer que de plus en plus, nous nous apercevons que rien ne change entre les éléments réformistes et ceux qui se disent révolutionnaires.

Après une grève du textile lillois, il y a une douzaine d'années, le secrétaire du syndicat textile, désirant s'accaparer de ma personne me tenait le langage suivant : « Tu pourrais nous aider dans l'administration du syndicat, je te trouve capable mais, pour cela, il faudrait que tu donnes ton adhésion au parti socialiste ».

Aujourd'hui, la même chose se produit, on est considéré sincère que lorsqu'on marche à la remorque du parti communiste ou si l'on suit à la lettre toutes les décisions prises dans les commissions syndicales.

Nul doute que pour ce fat plumitif de la

V. O., je ne fus sérieux que lorsque je me trouvai au secrétariat de la 41^e Internationale ; au bureau du C. S. R. régional du Nord, et par suite, de la scission à Tours, membre du parti communiste. Ici s'ouvre une parenthèse, car comme beaucoup d'autres nous ayant cru que ce parti était nettement révolutionnaire, j'entrai dans la galerie politique en soutenant et acceptant une déclaration faite par un de nos camarades libertaires.

Aveugle que j'étais, ayant aperçu à temps que le parti communiste prenait le chemin de tous les autres partis politiques, qu'il n'avait rien de révolutionnaire puisqu'il participait aux luttes électorales ; je le quittai comme tant d'autres sans en attendre non exclusion comme cela se serait produit fatalement en me rebellant contre l'arbitraire des dictateurs.

Etant du nombre des badins, cela m'imposa peu, de même que toutes les eng... irlandaises dont on pourra me gratifier, que cela déplaise aux gens de la V. O. et autres et plaise aux réformistes ; toute mon appréciation personnelle sera donnée très prochainement sur le congrès ainsi que sur l'enterrement de première classe du comité des usines textiles (tentative faite il y a six mois) cela attribué d'une part et en accord avec Vandewaitne à l'indifférence ouvrière et, d'autre part (la plus grande), à la dualité entre communistes de Roubaix et de Tourcoing (même entre la haine existante parmi les fonctionnaires de cette dernière localité) ce que le secrétaire du syndicat textile d'Halluin oublie volontairement de mentionner.

O. DESCAMPS.

En observant le congrès

La physionomie d'un congrès est toujours intéressante à observer. Celui de l'U. D. de la Seine en valait la peine.

D'abord, la table spéciale du Parti Communiste. C'est une insouciance qu'un parti extérieur se permette dans un congrès syndical d'installer un poste de commandement d'observation.

Voici nos Aragonites, comme disait si bien notre camarade Laforgue, à Bourges.

La tribu des Ben-Oui-Oui ressemble à une famille de rats. Ça pullule, ça augmente, ça devient audacieux si on les laisse faire. Beaucoup d'enfants de chœur et d'enfants de troupe que personne ne connaît, au nez allongé comme de vieux rouges.

Cela représente quoi ? Pas grand-chose comme syndiqués, mais ils ont de l'effronterie et de la courtoisie. Ça guette comme des chacals autour du syndicalisme, mais que deux ou trois bons bougres se lèvent de la minorité et se dirigent vers la bande, c'est une débâcle générale.

La xénophobie et l'antisémitisme sont de vilaines choses. Le droit de cité ne se discute pas pour les étrangers. Mais ce serait abusif que de vouloir faire représenter le syndicalisme d'un pays par de nouveaux débarqués. L'invasion de la Palestine par les Croisés et les preux de la chrétienté fut une folie.

L'invasion de la C. G. T. U. par les chevaliers de la subordination ne réussira pas mieux. Ces faux paladins et resteront les « métèques » du syndicalisme. Ce dernier ne peut être représenté convenablement par ceux qui se sont signalés contre le patronat. Les jaunes, les avachis, les non-qualifiés n'ont rien à y faire.

L'inculpé qui se défend avec des mensonges ne peut inspirer confiance, ni sympathie.

Brançon reçut au moins un démenti de ses propres camarades du Syndicat du gaz. Cela suffit pour apprécier la moralité d'un homme.

Trop parler nuit. Pourquoi Brançon nous a-t-il dit que sa femme avait été soignée à Auteuil « en payant » ? Même en fournissant des quittances, Brançon ne convaincra jamais personne qu'il a dû payer. Comment voulez-vous que le docteur Arnold fasse payer quelques inhalations à la dame d'un monsieur qui lui apporte aussi facilement 55.000 francs ?

Raynaud a un bon débit, il est même assourdissant. On entend du bruit, on ne retient rien.

Sur l'inhumation, Raynaud n'a rien dit pour le remboursement des 55.000 francs. Sont-ils perdus pour l'Union ? Avons-nous un privilège, une hypothèque sur les pierres du Magic-Auteuil ? Arnold a cédé son usine de la rue Erlanger, mais qu'a-t-il fait de nos 55.000 francs ? Les a-t-ils conservés ? Sont-ils incorporés à l'inhumation et dus par le nouveau propriétaire ?

Raynaud, au congrès, en lâchant Arnold, n'a-t-il pas lâché nos 55.000 francs ?

A la Maison des Syndicats, il fait noir comme dans un four. Quel est le bilan exact ? L'exercice a-t-il été avantageux ou déficitaire ? Ou en sommes-nous avec les frais généraux, l'entretien, les constructions ?

Les syndicats qui ont versé depuis longtemps auraient besoin de savoir si les apprentis et les incapables ne sont pas en train de « manger la ferme ».

A l'Union, quelle est la situation financière ? Il ne s'agit pas d'en mettre plein les yeux aux bons bougres avec des chiffres, des colonnes, des reports, des « capitulations », des doit, des avoir et autres termes hébraïques.

Dans les syndicats, la comptabilité, pour être comprise, doit être ramenée à quatre points : 1^o encaisse ou déficit au début de l'exercice ; 2^o recettes ; 3^o dépenses ; 4^o encaisse ou déficit à la fin de l'exercice. Les dépenses sont-elles utiles et justifiées ? Reste-t-il de l'argent ou des dettes ? Voilà ce qu'il fallait nous dire.

Les choses de finances doivent se dire à haute voix. Il faut que tout le monde comprenne.

Les apprentis et les incapables, comme disait Baptiste, comprendront-ils enfin qu'ils ont saboté l'Union ? Ont-ils encore maintenant le droit de continuer à la saboter ? Un délégué de gauche.

La C.G.T.U. à Carmaux

Les histoires sont comme les vins et les chansons. Plus elles sont vieilles, plus elles ont de valeur.

En ce temps-là, la C.G.T.U. était en gestation. L'embryon s'appelait C.S.R. (Comité Syndicaliste Révolutionnaire, pour ceux qui oublient).

C'était l'ère héroïque où le compagnon Monatte encensait Sirolle et enguirlandait Tomasi.

Gaston soi-même braconnaît dur contre les politiciens. Il fut envoyé à Carmaux pour mettre knock-out un champion du réformisme, Lefèvre, du bijou.

Ce soir-là, notre balzacien n'était pas en forme. Il fallut que Lefèvre attaqué malicieusement son propre réformisme pour le soutenir ensuite. Gaston bafoilla quelque peu, il avait mal au foie. Les copains étaient déçus, l'assemblée était, comme souvent, avec le plus bel orateur. Un poivrot menaça même le cheminot au foie délaissé.

La réunion finie, quelques camarades emmenèrent le « Parisien ». Gaston, peu rassuré, scrutait anxieusement les rues obscures de la cité noire. Tout à coup, par derrière, de multiples bruits de sabots pressés se firent entendre.

Gaston, tel un rat des champs sentant venir au galop une escouade de chats sauvages, lâcha brusquement son escorte et fila comme un dératé, sans s'occuper de son foie. Il fit une cinquantaine de mètres, enfensa une porte heureusement ouverte, et disparut dans le couloir comme un « dixmude » dans la tempête.

L'escorte en était rigée sur place. Les bruits de sabots s'étaient rapprochés. Il s'agissait simplement d'autres camarades qui venaient faire un brin de conduite et dire au revoir au qu'on n'avait pris pour une étoile. On leur expliqua la méprise qu'ils avaient causée involontairement.

La petite troupe se mit à la recherche de l'étoile flânant. Dans le couloir, il y avait un escalier, puis un palier, puis une échelle, puis un grenier. La « future C.G.T.U. » était « planquée » derrière deux sacs de son et quelques boîtes de luzerne. Heureusement qu'il n'y avait pas de lucarne mobile dans ce grenier hospitalier, sans quoi la « C.G.T.U. » était capable d'enseigner aux Carmausins ébahis la manière de trotter sur les toits en pleine nuit.

Ce soir-là, Gaston se passa de souper.

Et voilà pourquoi Jean Brécut ne veut plus aller à Carmaux. Et voilà pourquoi les Carmausins l'ont surnommé Tartarin. Et voilà pourquoi le syndicalisme révolutionnaire, si mal représenté cette fois, eut du mal à se développer dans le coin. Et voilà pourquoi, au moins un an après, les copains de Carmaux en demandant un orateur, écrivaient : « Envoyez-nous un militant. Ne nous envoyez pas un zèbre ! »

LE MISTRAL.

A qui la faute ?

Beaucoup de camarades jettent en ce moment le cri d'alarme. Le syndicalisme court à la faillite, il y a du confusionnisme, etc., etc.

Hélas, les lamentations multipliées n'ont jamais été un remède efficace et ne servent toujours qu'à tenir place de cauteleur sur jambe de bois. Voyons, camarades qui poussez ces cris de désespoir, êtes-vous bien sûrs que vous n'êtes pas en partie responsables de cette situation ? Avez-vous cherché à sortir du sein du véritable syndicalisme, ceux qui, depuis longtemps, sont les artisans de sa destruction ou tout au moins de sa diminution ?

A toute époque il a été prouvé que, tant que des hommes auront besoin d'autres hommes pour les diriger, le geste libérateur sera reporté aux calendes grecques. Aujourd'hui nos assistants du triste spectacle de voir des chefs du syndicalisme renier la suffisance du syndicalisme et fouler aux pieds l'admirable principe de l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes. Et ces renégats occupent les plus hautes fonctions syndicales.

La multiplicité des Congrès a-t-elle changé la situation ? Je réponds que non, et Bourges, en dernier lieu, nous en a donné une nouvelle preuve. Tout en reconnaissant que la motion du Bâtiment a eu des adeptes, on est bien forcé de reconnaître que malgré le courageuse intervention de Colomer dont le discours fut l'exposé du vrai révolutionnarisme, la politicienillerie moscoulaire, avec un peu de sauce marxiste, a encoché et acceptée parce que préparée par les fameux cuisiniers dont la subtilité n'a d'égalé que l'aspiration au plus dégoûtant autoritarisme.

Alors que faire pour supprimer le mal ? Camarades, il faut le prendre à sa racine, en extirper tout ce qui est mauvais et remplacer le pseudo-syndicalisme actuel par le véritable fédéralisme libérateur, seul salut du travailleur.

Avec Anstole France quand il dit que l'union des travailleurs fera la paix du monde mais surtout avec Kropotkine lorsqu'il déclare que la conquête du pain devra être l'œuvre de celui qui le mange.

LE CHEMINOT FEDERALISTE.

Pour perfectionner notre quotidien

Souscription à l'Emprunt de 150.000 Frs

Je, soussigné (Nom, prénoms, adresse)

déclare souscrire à ——— part ——— (nombre en toutes lettres) de cent francs chacune, pour le « LIBERTAIRE » quotidien, dans les conditions fixées par le Congrès de l'Union Anarchiste des 12 et 13 août.

le ——— 1923.

(Signature)

Les souscriptions sont reçues tous les jours à l'Administration du « LIBERTAIRE » 9, rue Louis-Blanc, de 9 heures à midi et de 14 à 19 heures, le dimanche, de 9 h. à midi. Par correspondance, adresser les sommes souscrites : Chèque postal Férandel, 586-65, Paris.

DANS L'ENSEIGNEMENT

L'école, maison de refuge des moniteurs militaires

Chacun se souvient des colères légitimes amassées par l'intrusion et le fonctionnement tout militaire des moniteurs, gradés ou non gradés, dans les écoles.

Ces phénomènes, par leur morgue, leurs prétentions autoritaires, leur ignorance totale de la question pédagogique, des principes de dévouement, de bienveillance et d'amour qui doivent guider les maîtres dans leur tâche, leur ignorance crasse des enfants fient que, en dépit peut-être de quelques remarquables et brillantes exceptions, les moniteurs militaires furent, de par la volonté unanime de la Chambre, dès novembre 1921, retirés des écoles et rendus à la caserne qui les conserva quand ils en valaient la peine ou les rendit... hélas ! aux crânes de la vie civile.

Chassés par la porte, les plus fainéants d'entre eux, ceux qu'une chevelure malencontreusement poussée au creux de la main, empêchait de reprendre leur métier civil, s'efforcèrent de rentrer par la fenêtre. Tous ne réussirent pas. Beaucoup, grâce à l'imbécillité ou à la copinerie, réussirent à se réinstaller dans les écoles, au mépris de la loi qui n'a pas prévu ce genre de professeurs... spéciaux. Et ils se remirent à fonctionner militairement, c'est-à-dire d'une manière absolument idiote, contraire aux principes les plus élémentaires de la pédagogie et de... l'éducation physique elle-même !

Nous étudierons comment l'un d'eux opéra à Bagnolet, afin de mieux nous faire comprendre. Nous osons espérer que tous nos camarades organisés et conscients voudront bien, en leur âme et conscience, réfléchir à la question et ne pas continuer à se faire les complices du sabotage de l'école et de... l'éducation physique de leurs élèves qu'ils ont le devoir d'aider.

Qu'il pourrait, en effet, concevoir ceci : des maîtres qui n'aiment pas leurs disciples ? Nous voulons croire qu'il n'en est pas, malgré les apparences.

Maurice JABOUILLE.

Instituteur, titulaire du diplôme d'Education physique infantile de la Faculté de Médecine de Paris.

COMITE GENERAL POUR L'AMNISTIE

33, rue de la Grange-aux-Belles, PARIS (X^e)

(Comité de Défense sociale. — C. G. T. U. — F. O. P. — A. R. A. C. — U. G. des Locataires. — Parti Communiste. — U. S. G. — Comité Goldsky.)

Exigeons l'Amnistie

A l'occasion des fêtes du renouvellement de l'année, que tous ceux qui sont de cœur avec nous fassent circuler nos cartes postales de propagande, qu'elles portent nos souhaits, que vos lettres soient ornées de nos timbres.

Envoyez nos cartes aux dirigeants ; que les députés, que les ministres les reçoivent en grand nombre, qu'elles leur fassent savoir que vous voulez l'Amnistie prochaine, l'Amnistie totale. Peut-être qu'elles éveilleront leurs remords, puisqu'ils sont insensibles à la pitié. De plus, vous donnerez ainsi votre aide à notre propagande, vous nous permettrez de l'intensifier.

Le Comité.

N.-B. Pour les commandes de cartes et de timbres, s'adresser au camarade Fradin, Trésorier du Comité, 33, rue de la Grange-aux-Belles, Paris (10^e).

Pour le « Libertaire » quotidien

Salinque, 2 fr. ; Gaston Reille, 1 fr. 35 ; Charlot du 2^e, 5 fr. ; Morillon, 3 fr. 75 ; N'importe, 0 fr. 65 ; Un groupe d'ouvriers des P. T. T., 26 fr. 50 ; Louis Gaston, 5 fr. ; Zim, 2 fr. 55 ; Germain, 5 fr. 25 ; Victor, 5 fr. ; Bourne, 3 fr. ; En achetant un livre, 2 fr. 50 ; Deux charpentiers en fer de la maison Cessier, 10 fr. ; Cham-benoit, 2 fr. ; Anonymes, 30 fr. ; Un voyageur, 5 fr. ; Pierre et Mony, 13 fr. ; Anthropus, 1 fr. ; Un révolutionnaire, 2 fr. 50 ; Goubé, 2 fr. ; Georges Vincent, 2 fr. ; Etudiant anarchiste, 2 fr. ; Un copain, 1 fr. ; Joseph Cot, 10 fr. ; Viriot, 5 fr. ; Quelques toiles de la maison Bug, Boulogne, à Levallois, 15 fr. ; Un ancien moscoulaire, 5 fr. ; X..., 0 fr. 50 ; Tapueas, 4 fr. ; Edo, 7 fr. ; Wallet, 2 fr. ; Syndicat du Tillet, Barcelone, 99 fr. ; Un camarade 57, 2 fr. ; Mitto, 0 fr. 50 ; Beauvais Léandre, 2 fr. ; Beauvais Alfred, 2 fr. ; Ce que tu voudras, 10 fr. ; Gomez, 10 fr. ; Carage, 5 fr. ; Chauvat, 5 fr. ; Pot à colle, 3 fr. ; Brenot, à Vichy, 10 fr. ; Desplaque, 1 fr. 50 ; Gay, à Boujan, 1 fr. ; Richard, 10 fr. ; Achille Onnaing, 10 fr. ; Boussard, 2 fr. ; Le Cognic, 2 fr. ; Morel, 2 fr. ; Collob, 5 fr. ; Cousinier, 2 fr. ; Groupe d'études sociales de Saint-Henri, 2 fr. ; Benoit, 2 fr. ; Davigne, 1 fr. ; Martin Faure, 5 fr. ; Landrand, 2 fr. ; Trois copains, 6 fr. ; Louise Jourdan, 2 fr. ; Anonyme, 10 fr. ; Gilles, à Trélazé, 2 fr. ; Colom, 10 fr.

Total de la présente liste : 407 fr. 55.

Les souscriptions aidant puissamment à la vitalité d'un journal, n'hésitez pas, camarades, à nous adresser votre obole.

Communiqués Syndicaux

A l'U. D. Unitaire

U. D. Unitaire (commission exécutive). — Aujourd'hui 7 janvier 1924, à 20 h. 30, salle habituelle, 33, rue de la Grange-aux-Belles. Congrès de l'U. D. (séance du 13 janvier 1924) ; les élections à la C. E. de l'Union ; questions diverses. Les délégués sont instamment priés d'assister à cette réunion.

Commission d'études concernant l'impôt sur des salaires. — Aujourd'hui 7 janvier, à 18 h., très précises, dans les bureaux de l'Union, 33, rue de la Grange-aux-Belles. Les camarades Delcourt, Cantini, J.B. Vallé, Jollivet, Niles, Degroote, Coussinet, Coquet, convoqués individuellement, sont priés d'assister à cette réunion.

Commission de l'Ecole du propagandiste. — Aujourd'hui 7 janvier, à 18 h. salle de l'Union des Syndicats de la Seine, 33, rue de la Grange-aux-Belles.

Ecole du propagandiste. — Les élèves de l'Ecole du propagandiste sont informés que les cours reprendront mardi prochain 8 décembre. Nous espérons qu'ils prendront toutes dispositions utiles pour assister nombreux à ces cours.

DANS LE S. U. B.

Serrurerie et Construction métallique. — Réunion du conseil, des délégués d'ateliers et de tous les militants, aujourd'hui à 18 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau, pour prendre les dernières dispositions en vue du meeting corporatif du 13 et pour la distribution des tracts dont la deuxième édition est sortie. Ces tracts dont les chiffres sont particulièrement éloquentes doivent assurer le succès de cette réunion.

Charpentiers en fer. — Même communication que ci-dessus.

Menuisiers. — La liste des candidats pour le renouvellement du Conseil sera close aujourd'hui, à 18 heures.

Employés de l'Industrie hôtelière (C. G. T.). — Réunion de Conseil, ce soir, à 20 h. 30, salle des Commission, premier étage, Bourse du Travail.

Ministère des Métiers. — Réunion de la commission exécutive aujourd'hui lundi, à 20 h. 30, avenue Mathurin-Moreau. L'assemblée plénière aura lieu mercredi prochain, avenue Mathurin-Moreau.

C. I. du 14^e. — Réunion ce soir, 2, rue Saint-Bernard. Tous présents. Dispositions à prendre pour l'assemblée générale du 10 courant.

C. I. du 14^e. — Ce soir, à 20 h. 30, rue du Château, 111, réunion du Comité.

Section des Hospitaliers. — Tous ce soir au meeting. La réunion du Conseil est remise à demain soir.

La Vie de l'Union Anarchiste

CONVOCATIONS

Groupe libertaire du 14^e. — Réunion tous les jeudis 195, boulevard Voltaire, Au Rendez-vous des Cochers, salle du premier étage.

Jeudi 10 janvier, controverse sur le syndicalisme par les camarades Brouthoux et Tessier. Appel à tous les copains et sympathiques.

Province

Fédération anarchiste du Sud-Est. — Le 3 janvier, à 20 h. 30, au siège, Comité d'initiative fédérale, Commission pour la fête du 13 janvier.

Que tous les camarades soient présents.

Groupe de Romans. — Depuis quelque temps les camarades semblent se désintéresser de la propagande anarchiste.

Aiors que la répression se fait toujours sentir de plus en plus forte, qu'il y a cinquante mille hommes en prison qui attendent l'amnistie ; que la misère va de plus en plus grandissante, nous croyons qu'il est du devoir de tous les anarchistes de faire le plus possible de propagande, selon leurs moyens, notamment par la vente de notre « Libertaire » quotidien. Ici le nombre de lecteurs a doublé, mais ce n'est pas assez.

Pour nos deux villes sœurs, pour une agglomération essentiellement ouvrière comme notre localité, cinquante numéros du « Libertaire » ce n'est pas suffisant.

Aussi nous vous demandons de répondre nombreux à notre appel. Venez à la réunion du Groupe jeudi, à 8 h. 30, café Bertrand, place Jacquemart.

Angers. — Le « Libertaire » quotidien est en vente dans tous les kiosques et bureaux de tabacs d'Angers, ainsi qu'à Trélazé.

Ceux qui veulent l'avoir à domicile, n'ont qu'à le réclamer à leurs vendeurs de journaux.

Groupe de Lille. — Dimanche 13 janvier, à 16 heures, salle Gallon, rue de l'Arc, grand concert-spectacle organisé par le Groupe artistique « l'Aube Nouvelle ». Chants et récits humanitaires. Piano, violon. Au programme : « Biribi », en un acte, d'Henriot.

Nous pouvons assurer nos amis du concours certain d'un artiste réputé, Mervil, le fin diseur. A l'issue de la soirée, brillante tombola.

Communications diverses

Club du Faubourg. — Ce soir, lundi, 8 h. 30 précises, Théâtre de la Fourmi, 10, boulevard Barbès, conférence contradictoire par M^{re} Emilie de Saint-Auban, l'ancien défenseur de Jean G. l'auteur de « l'Hôte du théâtre », sur « les Mystères de l'occultisme. A-t-on le droit d'utiliser l'occultisme ? » La parole sera donnée aux partisans et aux adversaires de l'occultisme.

Secrétariat, le matin, 38, rue de Moscou (Central 34-22).

Foyer Végétalien. — Ce soir, à 8 h. 30, cours de connaissances vitales, par Victor Lorenz, 40, rue Mathis.

PETITE CORRESPONDANCE

Un camarade désirerait entrer en relation avec un camarade pour échanger des lettres d'anglais contre leçons de français et converser. Ecrire à Sigrid Nari, Fédération du Bâtiment, 33, rue Grange-aux-Belles, Paris.

« Géographie Universelle » d'Elisée Reclus, l'Europe complète, en 5 volumes reliés, bon état. Ecrire J. Hérache, 14, rue des Lions, Paris (14^e).

Le copain, de Fort-de-Bouc, qui a envoyé 5 fr. pour son abonnement à la « Revue » est prié de se faire connaître.

Vient de paraître.

ROMAIN ROLLAND

Mahatma Gandhi

Prix : 6 fr. 75. — Franco : 7 fr. 30

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Gaston MEUNIER

Imprimerie spéciale du Libertaire 10-12, rue Paul-Lelong, Paris